

AUX BORDS DE LA MER

V

DU ROUSSILLON AU COMTÉ DE NICE

Pour une heure, en temps calme et doux, si l'on pouvait, avec la rapidité du désir, passer de Biarritz à Banyuls, on croirait presque n'avoir pas changé de rivage. Sous leur chaud soleil, ces ports de mer se ressemblent. Les mêmes flots d'azur palpitent dans leurs conques rocheuses, lèchent leurs plages de sable fin, s'écrasent sur leurs noirs écueils ; ils respirent également la mollesse, la quiétude. le bonheur de vivre à l'abri des vents froids. Mais cette impression ne dure guère. A l'instant du flux elle n'existe déjà plus. Où sont ici les hautes, les puissantes vagues océanes ? Où le grand souffle du large chargé l'on dirait de tant d'échos lointains ? A peine si le pouls de la Méditerranée bat alors un peu plus vite, un peu plus ému. Là-bas, à la violence des marées, à l'assaut brusque des lames grondeuses couvrant les rocs d'écume, on pressentait l'Océan toujours menaçant ; ici la mer vous paraît assagie, incapable de rudesse et de fureur. Pourtant, non moins redoutable que le golfe de Gascogne, le golfe du Lion a de subites, d'affreuses colères ; elles éclatent irrésistibles en pleine apparente sérénité, sournoises, féroces comme les bonds du félin dont les anciens lui donnèrent le nom. Rares les faibles vaisseaux que ne brisent pas ces tempêtes...

Moins à la mode, moins célèbres que l'élégante Biarritz, les petits ports du Roussillon sont peut-être plus agréables. Adossés aux derniers contreforts des Pyrénées, contre lesquels s'arrêtent ou s'épuisent les ouragans de l'ouest, ils s'ouvrent aux molles effluves de l'Orient qui mûrissent leurs fruits sucrés, oranges, grenades, et déploient les raquettes de leurs cactus-opuntias. Sur leurs coteaux exposés au levant rougeoient les pampres dont les vendanges font les vins si caressants de Banyuls, les rancios, les grenaches veloutés et dorés. Quelle confiance n'inspirerait pas ce climat généreux, tempéré, rafraîchi l'été durant aux rayons des neiges éternelles ! Comment n'appellerait-il pas à lui les êtres fatigués, anémiés, débilités aux labeurs des grandes villes ?

Banyuls, Port-Vendres, Argelès, les recueillent, ces citadins, les réconfortent. Entre ces petites villes, Banyuls surtout, prospère et jolie, cerclée de villas blanches, dont les jardins en terrasse se parent d'une végétation africaine, et dotée de l'utile et curieux laboratoire de

zoologie marine, fondé par Lacaze-Duthiers. Plus antique l'hospitnière Port-Vendres (*Portus Veneris*), dans sa rade, sûr abri d'accès difficile, que protègent les forts et les redoutes de Vauban, reçoit les plus grands navires de l'État, retour d'Asie ou d'Afrique. Combien de nos soldats l'ont bénie d'y avoir touché le sol sacré de la patrie, pendant des mois, des années regrettée, pleurée, désirée de toute la force des souvenirs et des aspirations de leur âme ! Tout près, de solides remparts et le fort Saint-Elme défendent l'humble port de Collioure, d'où partent hardis, mais prudents marins, les pêcheurs de sardines les plus nombreux de toute la côte, en une flottille de cent trente ou cent quarante embarcations.

Au nord de cette côte tailladée, chaîne continue de promontoires granitiques, d'anses mignonnes, de rocs éboulés, de grèves caillouteuses, de plages soyeuses, l'aspect du pays change ; la montagne cesse de presser la mer, et celle-ci, de ses flots chargés de débris arrachés à d'autres rivages, agrandit la terre ou s'y emprisonne dans ses propres dépôts. C'est tour à tour la plaine d'alluvions, et c'est l'étang salin. L'un et l'autre se succèdent sur le contour entier du golfe. Maintenant, de Perpignan à Marseille, les vastes et mornes pacages à demi consolidés et qu'en toute saison embrument et verdissent les vapeurs marécageuses, alternent avec les étangs hérissés de roseaux, placides miroirs de ciels brouillés, steppes liquides d'où s'exhalent les songes mélancoliques et les fièvres morbides...

Mais, où nous sommes, ni songes ni fièvres encore. Le pays, grâce à la sève de ses montagnes vineuses, est bien portant. de belle humeur, certainement riche. Le Roussillon, si longtemps soumis aux rois d'Aragon et de Majorque, était l'une des plus précieuses Espagnes du roi très catholique, quand le génie de Richelieu l'ajouta au royaume de France. On peut voir, dans l'illustre petite ville d'Elne, un beau témoignage de son opulence. Au moyen âge, Elne la carthaginoise, la gallo-romaine *Illiberis*, puis *Helena* rebâtie par la mère de Constantin, dresse les ruines de ses murs et son église aux clochers féodaux sur un roc aux flancs duquel achève de mourir la ville à moitié détruite par le siège de 1641. Mais au sommet du roc fleurit ce joyau de coupe à demi orientale : un cloître aux exquis colonnettes de marbre accouplées, toutes diverses et de forme et de couleur, soit légèrement roses, vertes, bleues ou jaunes, soit droites, torsées, cannelées, losangées ou serpentines, mais toutes amoureusement polies et caressées par mille et mille soleils : des chapiteaux où revivent, ciselées dans la pierre, cent légendes de l'histoire, des moeurs et de la foi, soutenant le poids des gracieuses arcades romano-sarrasines.

Quand Elne l'abbatiale florissait, elle rivalisait avec sa voisine Perpignan, fondée à la place et non loin, à l'ouest, de la carthaginoise *Rustico*, première capitale du Roussillon depuis longtemps effacée, seulement indiquée par une tour dite du « Castel-Roussillon ». Mauresque d'abord, espagnole ensuite, Perpignan reste la plus méridionale des villes françaises. Tout près de la Catalogne, en relations constantes avec elle, elle en a l'allure vive, l'expressive piété et le goût du plaisir violent. Son aspect l'avoue. Des affiches çà et là le proclament ; dans la belle allée de platanes qui mène de la gare à la porte de France, nous lisons l'annonce d'une prochaine corrida à la Plaza de Toros. Des libraires exhibent un « manuel de l'aficionado ». Nous entendons vanter par la foule le talent et le courage des *spadas* qui donneront le spectacle dont elle raffole. Les courses de taureaux ne sont pas moins courues ici qu'à Barcelone ; de même nul besoin de passer la frontière pour voir, avec un entrain infatigable, danser contrapas, borrasses, seguedilles au son de la flaviolle, du tambourin et du hautbois.

Au delà de l'enceinte fortifiée que la plus fraîche verdure innocente, le centre animé de la ville est pittoresque, lumineux, charmant. De brillants cafés où l'on paresse, des bancs où l'on flâne, des maisons assoupies, stores fendus ou persiennes closes, bordent le large quai de la Basse. Au piédestal de la noble statue (sculptée par Mercié) du plus illustre enfant du pays, François Arago, quelques hommes du peuple s'allongent pour la sieste. Dans le fond du tableau, au confluent de la Basse et du Tet, se haussent par-dessus les ombrages d'un mail les tours et les remparts crénelés, roses et blancs, du Castillet, château et citadelle des rois de Majorque, édifié à la fin du XIII^e siècle par Jayme Ier. Le tout flamboie, rit au soleil. Si par les voûtes du Castillet on dépasse cette première ligne, le caractère et le mouvement de la cité se prononcent davantage.

L'ombre d'une longue suite d'arcades abrite contre la chaleur brûlante les étalages et les chalands des rues commerçantes.

La *Lonja* ou Bourse étale à l'angle d'une place sans cesse mouvante une délicieuse façade à portes et fenêtres arquées, fleuronées, balcons ajourés, gargouilles ouvragées, qui en font un bijou d'architecture hispano-mauresque.



Agde

Plus loin, beaucoup de petites rues indifférentes s'entrecroisent autour de la statue du peintre Hyacinthe Rigaud. Mais, un peu à gauche, la cathédrale dédiée à saint Jean-Baptiste vaut, quoique mutilée, non dégagée et presque sans portail, l'admiration de l'artiste pour sa nef ample, le faste éclatant de ses chapelles, le retable en marbre blanc de son maître-autel délicatement couvert de bas-reliefs et peuplé de statuette par de très fins ciseaux de la Renaissance. Voilà bien encore, en dépit de ce temps positif, la somptueuse église de goût espagnol, où naguère prêtres en habits pontificaux et fidèles costumés, unis pour célébrer les grandes fêtes religieuses, dramatisaient l'Évangile.

Fécondes vallées du Tet, de l'Agly, coteaux vineux de Rivesaltes et d'Estagel, étangs poissonneux et salines de Leucate, de la Palme, de Sijean : le chemin de fer les côtoie ou les traverse, découvrant d'abondantes cultures, des vignes à l'infini, des forêts de roseaux, des bois de pins, quelques « graus » par où les barques de pêcheurs gagnent la mer. L'humide solitude s'étend jusqu'à Narbonne. Là il faut s'arrêter à l'aspect de tours dominatrices, car-

rées, noires, crénelées, rudes, formidables ; pour le curieux, l'archéologue, l'artiste, autant de phares magnétiques.

Un poudreux damier de boulevards et d'avenues que le mistral balayera sans obstacle, ce sera bientôt la moderne Narbonne, déjà en partie construite près de la gare, tandis que l'ancienne, la phénicienne, l'ibérienne, la romaine Narbo-Martius, s'étiolera dans le réseau de ses petites rues sombres, au bord de son canal maritime. Celle-ci, cependant, seule intéresse l'imagination. Elle doit garder, il semble, des vestiges de la grandeur romaine, montrer ce que fut l'ancienne capitale de la Narbonnaise, le grand port et le principal entrepôt des Gaules, où quatre-vingt mille habitants s'adonnaient au négoce. Désillusion. La mer a reculé, qui lui apportait les denrées de l'Afrique et de l'Orient ; un seul bateau de cabotage s'abosse tristement au quai du canal abandonné.

Près de la cathédrale Saint-Just ressort d'un mur, dont une fantaisie barbare la fit captive, une antique figure de jeune femme coiffée à la grecque, les traits mutilés, rongés, l'ombre d'une beauté et d'une grâce pourtant visibles encore ; c'est l'image de la vieille cité. Des splendides édifices vantés, décrits par les historiens, rien ne reste que les débris entassés dans la cour du musée municipal et dans la nef bénédictine de Lamourguier, morceaux superbes d'architraves ou de frises, tombeaux, stèles, statues, bas-reliefs, tableaux de pierre représentant, par exemple, de nombreuses équipes de débardeurs occupés à décharger les trirèmes marchandes.

Combien plus imposante la Narbonne du moyen âge, par le beau vaisseau sculpté, le porche colossal, les clochers hautains de la cathédrale, le cloître et le palais des archevêques, œuvre du XIV^e siècle, masqués par la brillante façade de l'hôtel de ville, ingénieusement construit par Viollet-le-Duc, dans un ordre d'architecture harmonique ! Les salons du prélat, décorés à neuf avec un certain respect du style original, enferment dans un cadre charmant les tableaux et les objets d'art du musée municipal, un des moins pauvres qu'il y ait en province, grâce à d'intelligents donateurs. Nous y avons admiré de flamboyantes poteries hispano-mauresques et de fort galants moustiers. Et tel joli triptyque de Van Eyck, tel panneau du Giotto, tel Primatice, tout comme le Tintoret et même le Rubens qu'il expose, nous ont paru aussi authentiques que son Triomphe de la Beauté, par Glaize, et sa Baigneuse surprise, de Falguière.

Le Tout-Narbonne ne dépasse guère pour les affaires, le farniente et le plaisir, les parages restreints du cours, de l'hôtel de ville et du canal de la Roubine. Mais le voyageur aurait tort de n'aller pas au delà visiter, au fond d'une paroisse obscure, la vénérable église Saint-Paul-Serge, que recommandent la tapisserie à verdure où Jésus prie si humainement au jardin des Oliviers, et le Saint-Sépulcre à personnages polychromes du XV^e siècle pleurant l'Homme-Dieu avec la plus naïve douleur et la plus touchante.

A l'est de Narbonne, contre l'étang de Gruissan, qui en est le port, la singulière montagne de la Clape grandit par son isolement. Aujourd'hui plantée de vignes dont les fruits distillés font les excellentes eaux-de-vie de Narbonne, ce fut avant l'histoire, avant l'homme, une montagne de feu, un volcan au milieu des eaux, comme tant d'autres en cette région, le long de cette côte, que leurs coulées de lave ont en partie façonnée et fertilisée. Le Languedoc alors n'était qu'une vaste mer intérieure, témoin les squelettes gigantesques de sauriens, de batraciens imprimés dans les dalles basaltiques d'Armissan, près de la Clape, et leurs os

échoués dans maintes grottes à l'instant sans doute d'un suprême cataclysme ! Le pays tout entier garde l'empreinte des tourmentes géologiques : partout, entre les étangs, sont montagnes cendreuse et pelées, terres rocailleuses, soudains promontoires. Tel celui où, au-dessus des rives de l'Orb et du canal du Midi, se campe fièrement Béziers, si imposante vue d'en bas, presque magnifique dans la ceinture de remparts et de tours d'où surgissent le portail militaire et l'énorme clocher de la fameuse église Saint-Nazaire.

La réalité est beaucoup moins belle. A part l'aimable jardin nommé « plateau des Poètes », dont les allées sinueuses vous conduisent jusqu'au faite de la ville, et le cours spacieux que décore la statue de Riquet, par David d'Angers, Béziers n'est pas séduisante. L'effroyable siège de 1209, impitoyablement mené par Simon de Montfort pour la châtier de l'hérésie albigeoise, l'avait ruinée pour des siècles ; elle semble encore s'en ressentir. Mais elle garde une beauté qu'on n'a pu lui ravir : l'immense, le superbe horizon à contempler de la plate-forme de la cathédrale, d'où les regards, sous un ciel de saphir, miroir de la mer et des étangs, atteignent, par de lentes et douces graduations de formes et de nuances, les sommets bleus des Cévennes, auxquelles s'adossent le massif de la Montagne-Noire et les crêtes de l'Espinouse.

La si fructueuse activité de leur marché, « régulateur des vins et eaux-de-vie, » laissait-il aux Biterrois le loisir d'admirer ce rare paysage ? Cela doit être d'un peuple artiste, sensible à la gloire des créations du génie. Nous n'oublions pas l'accueil chaleureux dont il saluait, nous présent, le maëstro Massenet, venu pour diriger à leur théâtre la représentation de l'un de ses opéras, les fleurs prodiguées au musicien, ses enthousiastes admirateurs criant à s'égosiller : « Vive Massenet ! » et avouant ainsi la puissance de la musique sur l'âme brûlante et mobile de notre Midi. Il aime également la poésie. A quelques lieues de Béziers, les applaudissements de l'industrielle et riche Pézenas encouragèrent le naissant génie de Molière ; un coiffeur, ses clients et, dit-on, sa fille Lucette, comprirent les premiers les fines saillies des *Précieuses ridicules*, et longtemps on y conserva, tel une relique, le fauteuil dans lequel le grand comique s'asseyait, moins pour livrer son menton au rasoir du barbier que pour observer les mœurs de la petite ville. Le buste du maître, élevé par les soins de sa « Maison », et non séparé de la gentille Lucette, qui figure gaiement à côté, rappelle à Pézenas ces souvenirs littéraires.

Pézenas, comme Saint-Chinian, Saint-Pons, Bédarrioux, Clermont-l'Hérault, l'antique et religieuse Aniane, qui fut la grande abbaye méridionale du haut moyen âge, sont en pays de montagne, où l'on n'ira guère à moins d'être marchand, car ce sont grosses cités ou bourgs de filatures. Plus est fréquenté le rivage, que le chemin de fer côtoie bord à bord, au risque fréquent d'être coupé par les lames bondissantes. Là, sombre comme la coulée de laves du volcan insulaire sur lequel elle s'élève, apparaît l'église d'Agde, jadis épiscopale et seigneuriale, fortifiée, crénelée, percée de mâchicoulis, dominée par un clocher flanqué de tourelles, et qui, pareille à tant d'autres, devait être à la fois une citadelle de défense, un refuge et un phare pour les pêcheurs de la cité et du littoral. En effet, aux regards, d'en haut, le golfe du Lion ouvre tout entière, des bouches du Rhône aux caps pyrénéens, sa courbe harmonieuse et recouverte de vignes ; les pentes de l'antique cratère encore distinct s'inclinent vers lui. Spectacle merveilleux les soirs de pleine lune, dans le murmure des clapotantes vagues de vif-argent.

Étang de Luno, vaste étang de Thau aux eaux tour à tour saumâtres ou salées, riches en coquillages et en poissons, précieuses aux pêcheurs, aux sauniers et aux vanniers coupeurs de roseaux ; Marseillan, entrepôt de denrées agricoles ; Cette, mont Saint-Clair, Frontignan aux muscats blancs et dorés, le train traverse ou frôle en fuyant ces anneaux de la chaîne côtière et coupe le canal des Étangs, qui les met en communication avec les étangs d'Ingril et de Vic, les ports de Mèze, de Maguelonne et de Palavas, l'étang de Mauguio, le canal de Lunel et le Grau-du-Roi, près d'Aigues-Mortes. Le commerce des vins et des liqueurs anime constamment canal et chemin de fer, double route maritime : c'est l'âme de la région. Il enrichit Cette, inépuisable laboratoire des boissons, souvent nuisibles, mortelles à l'énergie de notre race, qui répandent et propagent jusque dans les villages les plus retirés le goût, puis la passion, et enfin la délirante folie de l'alcoolisme. Cette vit largement de ces redoutables fabrications de vins dits de Madère, de Chypre, de Malaga, de prétendus vermouths de Turin, d'eaux-de-vie, d'absinthes et autres toxiques. Par elles sa fortune s'accroît trop rapidement. On le voit sans plaisir au luxe des maisons neuves bordant les neuves avenues et les quais aisés entre lesquels s'étend la moderne Cette, tandis que l'ancienne, choisie par les illustres ingénieurs Andreossi et Riquet pour être le port maritime du canal du Midi, s'échelonne aux pentes du mont Saint-Clair. Prospère et fort active, elle est cependant paisible, presque sans bruits. Quelques navires à quai, espacés sur une longue distance entre le môle du Lion et la jetée de Frontignan, se chargent silencieusement des houilles et des minerais des Cévennes, de sels d'une blancheur éblouissante, surtout de futailles et de barils aux étiquettes mensongères. Les poisons liquides vont par eux, sur l'aile des voiles, gagner le large et gâter le sang du monde entier. Voici bientôt les cabarets, les bars, les assommoirs où, alléchés par l'éclat des devantures, les reflets multicolores des bouteilles et le bas prix des spiritueux, les ouvriers, les matelots, pauvres gens, iront le soir noyer dans l'ivresse les soucis de leur misérable existence. Les « terre-neuviens » qui, au retour de leurs pêches, amènent par centaines leurs vaisseaux prendre cargaison fraîche dans le port de Cette, ne résistent guère à ces terribles séductions, dont les délices nostalgiques les suivent aux rivages de Normandie et de Bretagne.

Et de cela, de tant de maux, le ravissant panorama du mont Saint-Clair, ses coquettes villas, la pittoresque Bouzigne des pêcheurs, les salines argentées, la vaste nappe bleuâtre de l'étang de Thau, sillonnée de tartanes, les thermes de Balaruc, les inépuisables féeries de la mer et du soleil nous consolent à peine. Nous aimons mieux Montpellier.

C'est une ville haute, saine, de vaste horizon, de ciel bleu, de grand soleil, d'air pur, propice aux sereines et profondes méditations. Si l'étymologie *Mons pessulanus* (montagne close), et non *Mons puellarum*, dément le sens mythologique que l'on serait tenté d'attribuer à son nom : mont des chastes Pucelles, mont des Muses, la science, de bonne heure, ne l'a pas moins élue pour l'un de ses sanctuaires. Au XII^e siècle, son école de médecine, continuant, grâce aux docteurs arabes des universités espagnoles, l'enseignement de l'école de Salerne, était déjà célèbre en Occident. A la même époque y naissait une école de droit. Au XIII^e siècle, l'Université de Montpellier, créée par le pape Nicolas V, professait avec éclat tous les arts libéraux. Des esprits de force et d'orgueil s'y formèrent : Arnauld de Villeneuve, Nostradamus, mais aussi de purs naturalistes : Rondelet, Bauhin, dont les travaux et les méthodes ont bien servi la zoologie. En 1530, le 16 septembre, « François Rabelais de Chinon,

diocèse de Tours, » s'inscrivait sur les registres de la Faculté de médecine, sous le parrainage de « l'illustre maître Jean Schyron, docteur et régent dans l'Université » ; le 1er novembre, il était promu au grade de bachelier. Sept ans après, le 22 mai 1537, le glorieux poète de Gargantua et de Pantagruel y revenait se faire nommer docteur, et quelques jours plus tard y professait, sur les *pronostics* d'Hippocrate et sur l'anatomie, des leçons très écoutées. Longtemps, selon une tradition accréditée, on conserva dans la salle des Actes de l'école de médecine la robe de Rabelais, dont l'on revêtait sept fois les nouveaux docteurs. Au XVIIe siècle, la ville, entraînée par sa confiance illimitée dans les forces de la raison humaine, devenait l'un des foyers de l'hérésie protestante, s'isolait du royaume, se déclarait en république. Vaincue par Louis XIII, humiliée, il lui en coûta ses privilèges, elle cessa d'être l'unique et grande rivale de l'Université de Paris. Mais elle conserva l'ambition du savoir, resta chère aux libres intelligences. En son jardin des plantes, Tournefort trouva son ingénieux système de classification botanique, qu'au même lieu Antoine de Jussieu renversa par une méthode supérieure ; Candolle aussi l'honora de ses découvertes. Le philosophe Auguste Comte avait bu à cette enivrante source de sagesse, avant de concevoir sa méthode de classification universelle des sciences positives.

De prime abord Montpellier semble toute en grandes voies, avenues et boulevards, à façades somptueuses ; cependant la plupart de ses rues sont étroites et dédaliennes, afin de retenir l'ombre, si nécessaire aux hommes du Midi. La cathédrale, lourde et sans beauté, mais d'allure féodale, touche à l'école de médecine, comme pour étendre sur la science la protection de l'Église. Les voyageurs ne manquent guère de visiter l'amphithéâtre et la salle du conseil, le musée anatomique, la bibliothèque de cette vénérable école, largement installée dans un ancien monastère de bénédictins. Les artistes préféreront aviser, dans une humble petite rue, la porte basse du musée exquis que fonda le peintre classique Fabre, et que le comte de Bruyas enrichit d'une incomparable collection de tableaux modernes. Là, à côté des maîtres de l'école italienne, hollandaise et flamande, aimés du fondateur, nous touchent d'une bien autre émotion les romantiques Delacroix, Deveria, Johannot, surtout les Courbet et les Tassaert ; ces derniers, interprètes des sentiments humanitaires, des rêves d'idéal chers à la génération de 1830, à nos pères, et que nous avons vus mourir avec eux...

Le coin de splendeur et de grâce. c'est la célèbre place du Peyrou, dont un esprit classique ferait volontiers, par amour de l'étymologie urbaine, le séjour des Muses et d'Apollon. Un arc de triomphe élevé à la gloire de Louis XIV la précède ; la statue équestre de ce roi, sculptée par Coysevox, se dresse au centre ; des allées d'arbres l'encadrent, des bassins le rafraîchissent, et il se termine à l'ouest par une terrasse où miroite une pièce d'eau et que décore, comme le temple du dieu. un château d'eau de la plus élégante architecture. Comme cette terrasse occupe le point culminant de la ville, le spectateur voit « sans bornes se dérouler devant lui la charmante vallée du Lez, comparée à l'Eurolas, et l'humide étendue des étangs et de la mer » ; au loin surgissent les cimes des Cévennes. Les sveltes arcades de l'aqueduc traversent une campagne fertile, et dans une atmosphère transparente, chaude et lumineuse, les accidents, les lignes du paysage prennent un relief d'une netteté et d'une élégance admirables.

Bien avant Montpellier (qui lui succéda) florissait. à moins d'une demi-lieue, la gallo-romaine *Sextantio* ; Charles Martel la détruisit, et l'on n'en retrouve les traces qu'au village

de Castelnau. Aussi victime de l'impitoyable vainqueur des Sarrasins, tomba Maguelonne ; mais celle-ci occupe, comme autrefois, un îlot volcanique au milieu de l'étang de Vic. Elle se releva, eut avant Montpellier de puissants évêques, chefs d'une république indépendante, succomba par le calvinisme. Sa massive église fortifiée, d'aspect grandiose entre les grèves et les rocs où se brisent les lames écumantes, garde les tombeaux aux masques expressifs des anciens prélats.

Au fond du golfe d'Aigues-Mortes, un rivage découpé, tailladé, échancré, plat cependant, non ravagé par l'assaut des vagues furieuses, mais capricieusement formé des limons et des sables qu'elles lui apportent ; des graus où se glissent des barques, des calanques où elles se blottissent, des sansouires ou fonds de mer tout resserrés, et au delà, tout contre, des étangs avec leurs roselières cultivées, exploitées pour l'engrais du sol ; de grands marécages inondant les vignes pour les préserver ou les guérir du phylloxéra ; d'humides plaines où, le soir, les grenouilles croassent à cœur-joie dans un concert assourdissant ; bref, une terre encore incertaine, mobile, vaseuse, fiévreuse, divisée en lagunes infinies, sans routes ni sentiers directs, le seul chemin de fer, par ses détours au large, permettant de l'aborder : nous l'avons visitée avec lui descendant la vallée du Rhône ; nous en parlons ailleurs.

Au large, si le temps est calme, la mer tranquille, on voit se profiler au-dessus des côtes les remparts, les tours d'Aigues-Mortes, énigmatiques et farouches, au milieu des étendues vertes et grises, criblées par le soleil de lueurs qui se déplacent. Le portail carré et flanqué de tours crénelées de l'église des Saintes-Marie-de-la-Mer, Marie-Jacobé, sœur de la Vierge ; Marie-Magdeleine, Marie-Salomé, se dresse durement entre le grau d'Orgon et l'étang de Valcarès. Un phare signale les grandes prairies de la Camargue, les marécages où se réfugient les manades de chevaux, de buffles et de taureaux demi-sauvages, ces principaux acteurs des joyeuses «ferrades» qui plaisent tant aux Arlésiennes.